

Le Sacré et le postmoderne

Pierre Hébert

Volume 19, numéro 2 (56), hiver 1994

Anne-Marie Alonzo

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201107ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201107ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, P. (1994). Le Sacré et le postmoderne. *Voix et Images*, 19(2), 436–443.
<https://doi.org/10.7202/201107ar>

Revue des revues

Le Sacré et le postmoderne

Pierre Hébert, Université de Sherbrooke

Le postmoderne serait-il un autre nom pour le profane? On connaît en effet ses leitmotive: indétermination, décanonisation, immanence, éclectisme, etc. En bref, le postmoderne s'approprie plusieurs traits qui, l'apparentant au paradigme du profane, l'opposent ainsi *catégoriquement* au sacré. En effet, l'être qui participe du sacré puise, sinon dans un méta-récit, du moins dans un réservoir transcendant, la source des significations; l'attitude sacrée est délibérément verticale ou, mieux, triangulaire, au sommet de ce triangle se situant la zone intense des significations. À l'attitude postmoderne de dislocation, le sacré oppose une approche religieuse où, plus que jamais, il faut insister sur l'étymologie du mot: *relegere*, «recueillir», «rassembler», ou *religare*, «relier».

Polarisation exagérée? Peu importe: elle permet de placer en regard deux revues qui s'éclairent ainsi l'une l'autre.

Littérature et sacré

Religiologiques consacre deux numéros au thème «Littérature et sacré¹». La vingtaine d'articles qui les composent évoquent de nombreux et intéressants aspects liés à la thématique de l'ensemble; mais avant d'en dire quelques mots, il importe de poser l'objet même de la «religiologie». C'est ce que fait Yvon Desrosiers, à l'occasion d'une entrevue liminaire.

Les propos sont fermes et éclairants: à côté des disciplines qui étudient la religion de manière rigoureuse, voire scientifique (théologie,

histoire, sociologie, etc.), «la question demeure de savoir si à côté de ces disciplines il n'y a pas place pour (et nécessité d')une autre discipline ne *réduisant* pas le fait religieux à un phénomène social, psychologique ou autre» (p. 17).

La *religiologie* postule ainsi que le religieux «possède des caractéristiques irréductibles, propres, et susceptibles d'une analyse particulière fondant ainsi une science ou du moins un savoir spécifique» (*ibid.*). Si cette science actuellement en devenir hésite entre l'explication et la compréhension, entre la visée positive et l'approche herméneutique, sa démarche épistémologique est plus affirmée: montrer qu'il y a des faits qui permettent d'établir des lois, lesquelles s'organisent en théorie(s).

Mais l'essentiel est dans ce qui suit: le postulat fondamental de la *religiologie* repose sur la dialectique du sacré et du profane, mis en contact par la religion en tant que «système de symboles articulés en récits-mythes et en pratiques-rituels visant le sacré» (p. 18).

Impossible, bien sûr, de rendre compte ici de tous les articles de ces deux numéros; cependant, «la récurrence significative d'un certain nombre de thèmes et de motifs — la *conversion*, la *confession* et la *rédemption* notamment», comme le fait remarquer Manon Lewis (Présentation, p. 12), configure l'ensemble des études.

L'on y trouvera, bien sûr, plusieurs contributions sur des auteurs québécois: Ferron, par John Grube; Aquin, par Anne Élane Cliche; Jacques Lamarche, par Sébastien Joachim; Michel Tremblay, par Robert Verreault; Yolande Villemaire, par Jacques Cardinal et, enfin, Victor-Lévy Beaulieu par Manon Lewis. Signalons aussi un article d'Antoine Sirois sur Montréal dans le roman québécois (1846-1990), qui participe évidemment de la problématique générale du numéro. Mais je m'arrêterai un peu plus longuement sur une étude qui, par son sujet même, indique la nécessité de percer de nouvelles avenues.

Cette étude s'intitule «*Notre légende dorée* (Montréal, 1923) et la construction d'une identité nationale par l'histoire et l'hagiographie», par Brenda Dunn-Lardeau. Connait-on le frère Ernest-Beatrix? Il est l'auteur de très nombreux ouvrages, la plupart destinés à la jeunesse. Sa *Légende dorée* comprend trois volumes (1923, 1924, 1925), publiés à la Bibliothèque de l'Action française. Il s'agit d'anecdotes, de vies de héros proposées en exemples à la jeunesse, et qui ont connu un succès digne de mention.

L'article de Dunn-Lardeau retrace l'essentiel de cette aventure éditoriale, de même que son incidence sur la littérature de «jeunesse» de

l'époque. Le frère Ernest-Béatrix en sort intronisé, en tant que « chef de file d'une tendance visant à encourager la production d'une littérature religieuse nationale plutôt qu'étrangère » (p. 152). L'étude en question suscite en outre une réflexion opportune sur l'hagiographie; il existe bien sûr quelques contributions sur cette question, mais il y a sans doute lieu de souhaiter une étude d'ensemble dans l'entreprise de (re)constitution de nos lettres.

Une « esthétique de la négation »

C'est ainsi que Frances Fortier caractérise le postmoderne, mais en soulignant que celui-ci est, aussi, « une écologie », en tant que « lieu d'intégration de discours divers ». Le postmoderne fréquente volontiers les antinomies, le mélange, le métissage; le titre même du numéro que lui consacre *Tangence*² en fait foi.

En effet, quoi de plus ambigu que d'afficher pour titre « La fiction postmoderne »? On ne sait au juste lequel de ces deux termes porte l'autre: ce numéro parlera-t-il du postmoderne en tant que fiction ou de la fiction dans sa qualité de postmoderne?

De fait, « La fiction postmoderne » parlera de tout cela, et pour son (notre) plus grand bien. Se succèdent des études qui réfléchissent à partir de multiples points de vue, que Frances Fortier, responsable du numéro, qualifie « d'hétérodoxes » (p. 5). L'article de Régine Robin, par exemple, qui tient du politique et du polémique, suscite des apports éclairants autour du thème « Postmodernisme, multiculturalisme et *political correctness* ». Un savant croisement est établi entre Bourdieu et les conséquences de l'aplanissement. Régine Robin critique ainsi Bourdieu: « Toutes les formes culturelles se valent, toutes les cultures se valent; seules président à leur hiérarchisation les instances de légitimation, c'est-à-dire une forme de pouvoir » (p. 14). Dès lors, « toutes les sociétés sont menacées par l'ethnisme, c'est-à-dire par l'absolutisation des différences » (p. 19). Cette idéologie régnante, qui camoufle une exacerbation de l'individualisme, tue l'altérité; et, selon l'heureuse expression de Régine Robin, c'est un « projet social transverse » (p. 17) qui peut équilibrer la tension entre les différences singulières et l'exigence communautaire — expression qui m'arrache tout de même un sourire: cette figuration permet d'échapper à la représentation verticale d'une société consensuelle, tout en évoquant un lien, un « tresage » (p. 20). Ah! Ce pouvoir des mots!

L'ensemble du numéro interroge le postmoderne soit selon le paradigme reconnu (hétérogène, fragmentation, hybridation, etc.), soit

en tant que régulation discursive qui, faisant le contraire de ce qu'elle prétend, homogénéise l'hétérogène. En ce sens, tant les articles de portée plus générale (de Claude-Maurice Gagnon, de Robert Dion, entre autres) que ceux qui conviennent un objet de réflexion plus restreint, comme le roman québécois récent (Max Roy) ou le féminisme (Barbara Havercroft), participent de cet esprit général. En tout, donc, neuf articles (suivis d'une bibliographie sélective) qui acceptent volontiers de ne pouvoir résoudre l'énigme du sphinx, condition (paradoxe) de la survie de leurs auteurs et, surtout, du postmoderne.

Je demeure dans les régions du postmoderne, tout en signalant une autre revue: *Protée*. Fidèle à son sous-titre, «Théories et pratiques sémiotiques», cette revue consacre un numéro aux schémas. L'on pense ici, plus particulièrement, au schéma narratif, mais l'ensemble du dossier dépasse souvent cette problématique pour porter la réflexion sur le plan de la schématisation et de son enjeu dans le processus de la connaissance. Dans le domaine québécois, l'on ne pourra qu'être intéressé par la «narrativisation de la situation littéraire» qu'élaborent Louise Milot et Josias Semujanga³: la séquence *texte, lecture critique, histoire littéraire* et *relecture* est vue à travers la lunette du schéma narratif, si bien que ces quatre phases de la situation littéraire peuvent être qualifiées respectivement de manipulation, compétence, performance et sanction. En outre, une étude de Jacques Fontanille sur «Le schéma des passions» sert pour ainsi dire d'annonce au numéro suivant de *Protée*, «Sémiotique de l'affect⁴». Mais revenons plus nettement au postmoderne.

Car, hors dossier de cette livraison sur les «Schémas», se trouve une étude de Louis Hébert sur *Prochain Épisode*⁵. L'auteur envisage en vérité l'onomastique du roman de Aquin, plus particulièrement sa «propension au travail lettriste: personnages-lettre, anagrammes, métagrammes, acronymes et cryptogrammes. L'analyse, parfois acrobatique, ne laisse pas d'intéresser; mais l'insertion de l'étude dans le cadre des stratégies de la postmodernité élargit davantage l'empan de la recherche.

Louis Hébert pose ainsi sa «thèse»: «La poésie, la littérature en général, est une entreprise similaire à la recherche atomique: les unités prétendument insécables sont inévitablement fragmentées» (p. 114). Ce processus de fragmentation participe de l'autonomisation des arts, chacun tentant de «s'autodéfinir en vertu de la nature de son propre médium». Ainsi, la littérature ne se définirait pas autrement que par sa capacité de jouer sur la lettre et, partant, de se l'approprier. Tel est, en tout cas, le principe moteur de la modernité, principe d'analyse, de

division. Et la postmodernité? Celle-ci serait une démarche synthétique qui procéderait à la combinatoire des éléments minimaux de l'art dans une synthèse supérieure. On reconnaît peut-être ici les propos de Benveniste et de Barthes sur les relations distributionnelles et intégratives. Si j'ai bien compris Louis Hébert (mais sa thèse en cours devrait nous en dire plus long), la démarche de la modernité procède de la scission, rendant sécables à la limite les unités de niveau distributionnel; tandis que la postmodernité reprend les unités minimales pour les intégrer à un niveau supérieur de synthèse. Si tel est le cas, *Prochain Épisode* s'apparente alors beaucoup plus à la modernité⁶.

Qu'est-ce que la littérature québécoise ?

On aurait cru cette question désuète, ou encore vide de sens. Et elle l'est, si l'essence se fonde sur l'existence. Mais cette essence n'est pas plus fixée que ne l'est l'existence de la littérature québécoise: française, catholique, régionaliste, nationaliste, américaine... Tous ces états — et bien d'autres — se sont succédé pour définir de manières diverses «notre» littérature.

Tangence interroge tout d'abord le régionalisme⁷; les régionalismes, serait-il plus opportun de noter ici, puisqu'il y est question de la France, de la Suisse et de la Belgique. Le Québec n'est évidemment pas en reste puisque Annette Hayward, Marie-Andrée Beaudet et Réjean Beaudoin abordent respectivement les «Régionalismes au Québec au début du siècle», *Chez nous* d'Adjutor Rivard et, enfin, *Trente Arpents* de Ringuet.

Cependant, la littérature québécoise ne se définit pas seulement de l'intérieur; sa diffusion à l'étranger est aussi un élément de compte dans sa définition.

L'étranger, c'est d'abord ce qui est le plus près de nous et qui, pourtant, peut être très différent. Ainsi l'Ontario: point de chute par excellence des œuvres québécoises au Canada anglais. La revue *Cultures du Canada français* consacre un numéro entier à «La littérature québécoise en Ontario: aspects historiques et critiques⁸». Huit études proposent de cerner cette présence à partir de la réception critique, de l'enseignement, des institutions, de la traduction ou de l'étude de liens entre auteurs québécois et ontariens. Le dossier laisse nécessairement ouvertes bien des questions: mais il permet sans doute de braquer la longue-vue vers un continent qui est loin d'être entièrement exploré.

En vérité, une réflexion sur l'essence de la littérature ne peut faire l'économie des conditions originelles de son existence. L'on pourra

évoquer à cet effet le premier tome de *La Vie littéraire au Québec*, qui porte sur la période qui va de 1764 à 1805; mais l'envergure de l'entreprise, en dépit de son intérêt, ne doit pas donner l'impression que le dernier mot a été dit sur «nos origines littéraires». N'hésitons donc pas à ouvrir la revue *Ruptures*, «La revue des 3 Amériques», dans laquelle se succèdent, en français, anglais ou espagnol, poésie, nouvelles et essais. C'est en l'occurrence un «essai» de Jacques G. Ruelland⁹ qui invite à un retour aux racines de la littérature du Québec. Ruelland aborde plus précisément l'importance de la philosophie des Lumières dans l'établissement des littératures d'expression française en Amérique du Nord. Je dis bien «en Amérique du Nord»; certes, la *Gazette du commerce et littéraire* de Valentin Jautard et de Fleury Mesplet se voit consacrer la part la plus importante de l'étude (qui est à la vérité ici une sorte de rappel), mais l'apport intéressant de ces pages est l'ouverture créée vers les littératures d'Acadie, de Louisiane et d'autres régions de l'Amérique, en ce qui a trait à l'influence de la philosophie des Lumières.

Bernard Andrès, pour sa part, s'y prend tout autrement pour aborder le même sujet¹⁰. En effet, plutôt que de scruter les mentalités, les thèmes, les influences extérieures, Bernard Andrès propose une volte-face importante, me semble-t-il, pour saisir nos premiers pas littéraires: il faut tenir compte avant tout des «différences énonciatives», c'est-à-dire, dans la logique de Foucault, la recherche de «la configuration énonciative spécifique à l'époque et au pays» (p. 73). Ces propos portent avec eux une incidence programmatique, puisqu'il s'agit avant tout de dégager les principes qui fondent le littéraire. Bernard Andrès propose à cet effet deux principes régulateurs: l'hétérogène et l'antagonique. Ces balises apparaissent heureuses, éclairantes quand on connaît les tensions qui ont marqué la vie littéraire du xviii^e siècle. Mais cette démarche tire son importance, il ne faut pas l'oublier, d'une lecture renouvelée de notre étymologie littéraire fondée sur une attention soutenue, voire exclusive, aux conditions propres de notre «énonciation collective¹¹».

Bilans

Je clos cette promenade dans quelques revues récentes en signalant des bilans de diverses natures. Car le bilan, si éphémère soit-il, peut être celui, par exemple, d'un auteur: ainsi *Littératures* consacre-t-elle un fort numéro (quelque 250 pages) aux Actes du colloque sur Jacques Ferron, tenu au mois de novembre 1992¹². Quant à la revue américaine *Québec Studies*, elle propose aussi une autre forme de

bilan, «Focus on Writing Today: New Visions, Other Voices¹³». Madeleine Monette, Monique LaRue, Anne-Marie Alonzo, entre autres, servent d'occasion à des lectures sur la relève féminine, la transculture ou sur les images spéculaires. Mais le bilan peut également être, il va sans dire, de nature bibliographique. Deux cas retiennent ici l'attention.

Tout d'abord, un parcours fouillé de Steven Tôtôsy de Zepetnek intitulé «Systemic Approches to Literature — An Introduction with Selected Bibliographies¹⁴». L'objet dépasse ici largement le cadre des études menées au Québec, mais il me semble opportun de signaler cette mise au point sur les théories systémiques de la littérature, c'est-à-dire celles qui dérivent principalement «from the Sociology of Literature and Theories of Communication» (p. 25). L'état de la question est accompagné d'une bibliographie d'une cinquantaine de pages dont l'utilité ne fait aucun doute.

Canadian Issues/Thèmes canadiens offre un autre bilan, celui-là sur l'édition savante et la bibliographie au Canada¹⁵. Sélection parmi quelques communications livrées au Congrès des Sociétés savantes à Charlottetown (1992), ce numéro réunit des études et des réflexions opportunes en cette ère de compressions budgétaires faites sans discernement. Orientées autour des sciences humaines et des sciences sociales, ces propos apportent des données matérielles révélatrices sur les conditions généralement difficiles de l'édition et des revues savantes, des capacités d'acquisition des bibliothèques et des enjeux et défis de la bibliographie aujourd'hui.

Des thèmes qui nous éloignent d'une revue des revues en études littéraires québécoises? Certainement pas, puisque l'édification et le partage du savoir en dépendent.

-
1. *Religiologiques*, «Littérature et sacré», n° 5, printemps 1992, et n° 7, printemps 1993.
 2. *Tangence*, «La fiction postmoderne», n° 39, mars 1993.
 3. Louise Milot et Josias Semujanga, «Pour une narrativisation de la situation littéraire», *Protée*, «Schémas», vol. XXI, n° 1, hiver 1993, p. 57-64.
 4. *Protée*, «Sémiotique de l'affect», vol. XXI, n° 2, printemps 1993.
 5. Louis Hébert, «Fragments de *Prochain Épisode*», *Protée*, vol. XXI, n° 1, hiver 1993, p. 109-118.
 6. Puisqu'il est question d'onomastique, je signale, dans le numéro de *Protée* «Sémiotique de l'affect», «Onomastique littéraire et compétences de lecture: l'exemple des *Têtes à Papineau* de Jacques Godbout», p. 77-84.
 7. *Tangence*, «Régionalismes littéraires de la francophonie», n° 40, mai 1993.
 8. *Cultures du Canada français*, «La littérature québécoise en Ontario: aspects historiques et critiques», n° 9, automne 1992.
 9. Jacques G. Ruelland, «Philosophie des Lumières», *Ruptures*, n° 3, juillet-septembre 1993, p. 115-127.

10. Bernard Andrès, «Le texte embryonnaire ou l'émergence du littéraire au Québec: 1764-1815», *Québec Studies*, n° 15, automne 1992-hiver 1993, p. 67-76.
11. Puisque j'en suis aux origines de notre littérature, je signale, dans le numéro d'*Études françaises* intitulé «L'Amérique entre les langues», l'article de Rainier Grutman, «Norme, répertoire, système. Les avatars du premier roman québécois», vol XXVIII, n°s 2-3, automne 1992-hiver 1993, p. 83-91.
12. *Littératures*, «Présence de Jacques Ferron», n°s 9-10, 1992.
13. *Québec Studies*, «Focus on Writing Today: New Visions, Other Voices», n° 15, automne 1992-hiver 1993.
14. Steven Tôtósy de Zepetnek, «Systemic Approaches to Literature — An Introduction with Selected Bibliographies», *Revue canadienne de littérature comparée*, vol. XIX, n°s 1-2, mars-juin 1992, p. 21-93.
15. *Canadian Issues/Thèmes canadiens*, «Choix de textes sur deux thèmes: l'édition savante au Canada et la bibliographie canadienne», vol. XV, 1993.